

sont en jeu, les dernières bases de l'édifice religieux et politique sont sondées par le doute le plus décidé et le plus audacieusement logique. Néanmoins, on n'essaye nulle part de mettre des entraves à la science, que du reste on ne saurait arrêter. Que la France, à cet égard, prenne exemple des pays d'Outre-Rhin. Chez nous aussi les esprits s'entrechoquent ; qu'on leur laisse le champ libre, et qu'on ne veuille pas arrêter un mouvement qu'il n'appartient qu'aux hommes de génie de diriger. La véritable philosophie de son point de vue supérieur, reconnaît que même les systèmes qu'elle rejette, reposent sur une base qui ne manque de solidité que parce qu'elle est étroite et incomplète. Aussi elle sait les comprendre, les expliquer, et démêler la part de vérité et d'erreurs qu'ils contiennent ; elle sait montrer à leur égard une tolérance inconnue aux systèmes qui se placent à un point de vue plus restreint. Cette large tolérance qu'il ne faut pas prendre pour de l'indifférence, et l'étude approfondie de la philosophie allemande et de ses richesses, sont aujourd'hui, pour la France philosophique, la condition du progrès. L'école qui est destinée à faire reprendre à notre patrie le rang qu'elle occupait dans le monde philosophique aux temps des Descartes et des Malebranche, sera celle qui saura construire une ontologie conforme aux besoins de la nature humaine en se fondant sur la psychologie.

CHARLES BUOB.

Genève, mai 1842.